

Celle du viaduc

Michel Bellier

Celle du viaduc, c'est mon premier roman.

Il est encore en cours d'écriture. Pas loin d'être fini. Mais la fin d'un roman, c'est un peu comme l'horizon. A chaque fois, ça fait le coup. On croit que... et puis non.

L'idée de *Celle du viaduc* m'est venue dans l'Adirondacks, le train qui relie New York à Montréal. Pourtant rien à voir avec ces deux villes, ni avec la région des Adirondacks, ni avec les Etats-Unis ni avec le Québec.

Non, l'idée m'en est venue, comme ça, sur un siège de train américain, je me souviens. Va savoir comment les idées naissent.

Il faut quand même vous avouer qu'avant, il y avait eu un spectacle.

Un jour, ça casse

Un seule en scène féminin superbement interprété par Isabelle Bondiau-Moinet et mis en scène par Joëlle Cattino.

Une femme qui semblait porter toute sa vie sur elle, débarquait sur scène, parlait au public et se racontait. C'était un beau moment joué par une très belle comédienne.

On n'avait pas besoin d'en savoir plus sur elle puisqu'elle débattait tout. Enfin... tout ce qu'elle voulait bien dire. On n'avait besoin de rien d'autre puisque c'était du théâtre, juste une comédienne sur un plateau qui jouait un personnage devant des spectateurs, dans l'ici et maintenant de la représentation.

Elle ne demande rien à personne. Juste un coin de bras de mer où mettre sa cahute et s'y glisser.

Elle vit là-bas. C'est ce qu'elle raconte. Et puis, elle débarque chez vous sans prévenir. Elle est chez elle partout. Elle est comme ça.

De ce qu'elle a à vous dire, vous n'en reviendrez pas. Elle n'arrête pas.

Elle est faite d'histoires. Sur des bouts de papiers, de livres déchirés. Sur des cartes postales jamais envoyées, jamais reçues.

Elle vous dit, par exemple, qu'elle est une femme multiple ou quelque chose comme ça. C'est ce qu'elle dit en tout cas. Elle se dédouble ? Non.

Pas de tours de magie ni de passe-passe. Elle raconte simplement. Elle raconte toutes les vies qu'elle porte en elle, les inachevées, les bancales, les cassées en morceaux, mille et un.

Elle nous fait rire quelquefois. Comme quelqu'un qui trébuche. Elle attendrit comme une fin de journée quand on regarde la mer. Elle nous effraie un peu comme de l'inattendu.

On l'appelle la fille des viaducs. Ou la princesse des ruines.





On ne quitte pas si facilement les univers, les histoires, les personnages qu'on crée. C'est le retour de manivelle quand on veut se croire dramadémiurge.

Cette femme, sans doute Sdf avait élu domicile dans ma cervelle. Alors, j'ai eu envie de lui inventer une vie, un ailleurs, un outre-plateau de théâtre, un avant la dégringolade qu'elle venait nous raconter.

Voilà, c'est comme ça que *Celle du Viaduc* est né. L'histoire d'une femme, abandonnée de tout. Posée là dans la vie, mal partie, pas finie.

Orphelinat, c'est le mot qu'elle préfère. Elle vient de là, c'est comme si elle y était née. Et très vite elle va savoir ce que c'est que la vie. Bafouée, trahie, sacrément secouée par les éléments, elle passe de tempête en simple roulis. Et la mer, même quand elle semble se calmer, est toujours inquiétante et traîtresse.

Ca pourrait être Ulysse, cette femme.

Passer de Charybde en Scylla, elle connaît.

Les îles ensorceleuses, elle connaît.

Les hommes, elle connaît.

Ceux qu'elle rencontre sont ses mauvais magiciens. Ils font entendre de drôles de sirènes dans ses oreilles. Ils lui jettent de drôles de sort.

Mais elle, elle n'a pas de Pénélope, personne ne l'attend.

Elle n'a pas de Télémaque, ceux qui sont à sa recherche ne lui veulent pas du bien.

Elle n'a pas de vie à retrouver.

Elle ne revient pas de guerre, elle, elle continue à la faire.

Ca pourrait être Ulysse, c'est juste une femme qui a fait sa cahute de bric et de broc sous un viaduc face à la mer.

Evidemment, tout le monde la prend pour une folle. Il y a ceux qu'elle fascine, ceux qu'elle effraie, ceux qui voudraient la voir déguerpir.

Celle du Viaduc, c'est une vie de femme foutue, vue au microscope. Entre ses rêves de petite fille au goût de bonbons acidulés, sa croyance au grand amour, la passion qu'elle va se découvrir pour la peinture et sa déchéance perpétuelle.



Qu'est-ce qui m'a poussé à écrire cette histoire ? Une histoire de femme ? Moi qui n'en suis pas une. Une histoire de femme déracinée, mise au ban, au rencart, à la marge de tout. Moi qui ne suis rien de tout ça.

La voilà donc, la question de circonstance. Celle qu'on se sent obligé, aujourd'hui, de se poser : suis-je légitime pour parler de tel ou tel sujet ?

La légitimité, je m'en fous. Je m'accapare, je m'approprie. Je prends le poids du monde à bras le corps et je ne fais pas de tri. L'écriture est une montagne neigeuse qui se lève dans la mer. Ça fait barrage, ça fait problème, ça se voit, et en même temps, on se dit, ça n'y était pas hier.

J'écris le monde, je m'approprie le monde. Et celui qui écrit sur le monde est forcément légitime.

Pour en revenir aux choses sérieuses : à propos de cette histoire, qu'est-ce qui me pousse à changer de mode de narration ?

Pourquoi ne pas laisser le noir se faire sur ce personnage de théâtre après applaudissements, saluts, bravo, c'était super ? La laisser retomber dans la grande mort qui préside au spectacle vivant ? Celle qui entoure le grand maintenant de la lumière ? Outch, c'est un pompeux, ça non ?

J'ai peut-être simplement voulu la sortir de là. De ce silence de coulisses et de poussière retombée.

J'ai peut-être voulu que cette femme se raconte un peu plus.

La voir prendre vrai, marcher dans la ville, vouloir savoir, finalement, qui elle est. Parce que tout n'a pas été dit. Parce qu'elle en a encore à raconter. Ce qui l'a amenée là, et vers où elle va. Faire parler son corps et la faire se heurter à la violence, au mépris. Dessiner autour d'elle une toile d'araignée, des réseaux de personnages qui l'encerclent et forme une farandole cynique, désabusée ou impuissante.

C'est le pouvoir que donne l'écriture romanesque. Une plongée dans l'abysse humaine, quitte à choper l'ivresse des profondeurs, quitte à se prendre un palier de décompression dans le pif à la remontée.

Celle du viaduc est une femme d'outre-monde, d'outre-société.

C'est une femme qui a passé une frontière, qui a basculé dans une zone de non existence répertoriée.

Pas pour rien qu'elle vit sous un viaduc, au bord d'une mer dont elle ne fait que regarder le large.

Cette femme est une guerrière, elle est désespérément seule et cette solitude s'est creusée et gravée dans le regard des autres.

A-t-on envie de s'intéresser à une femme seule ? Ca attire toujours le regard, une femme seule.

Et quels regards se posent sur elle ?

Bref, tout un tas de questions qui ont, en fait, dicté mon projet de roman, mon projet de bâtir un pont entre la langue parlée, volatile, du théâtre en chair et en os et la solidité de la langue écrite cette chose fragile qu'est le papier.

D'ailleurs en passant, me revient en tête ce vieil adage « les paroles s'envolent, les écrits restent ». Mais il se passe quoi, si, je ne sais pas moi, un verre d'eau se renverse, une allumette chatouille une page, un serveur informatique plante ? Il a l'air de quoi, le vieil adage ? Ils ont l'air de quoi, les écrits qui sont censés restés ? Tandis que les mots, eux, continuent de voler dans l'air, dans les souvenirs, dans les têtes.

En fait, le théâtre serait d'une solidité à toute épreuve, d'une qualité inaltérable. A l'épreuve du temps, on l'a même vu à l'épreuve des balles...

Inaltérable même en temps de guerre. C'est-à-dire... en temps ordinaire... quand les salles sont ouvertes et quand la gueule des comédiens l'est aussi et n'est obstruée par rien...

Bon mais maintenant, passons au résumé.

C'est vrai de quoi ça parle au juste, *Celle du viaduc* ?

Résumé

Celle du Viaduc, c'est une drôle de femme que cette femme-là. Personne ne sait exactement d'où elle vient, personne ne sait comment elle s'appelle.

Elle est là c'est tout. Elle dérange sans doute. Parce qu'elle est là. Seule. Une femme seule dans nos villes, c'est bizarre. Une femme seule dans nos villes et qui semble n'avoir peur de rien, c'est bizarre. Elle ne cherche rien. Elle a fait sa maison, en bord de mer, sous un viaduc au bruit infernal. On l'observe. On en a peur. Parce qu'une femme aussi seule et qui n'a peur de rien, ça fait forcément peur à tout le monde. Un soir, elle se met à se raconter. Et ce qu'elle dit raconte les fractures irréductibles, les mauvais choix ou le pas le choix, la volonté de ne pas fléchir, jamais. Quitte à se retrouver seule.

Justement

Celle du viaduc, c'est une femme fracassée, une vague contre un rocher, c'est un récit de toutes les brisures, de tous les refus de toutes les révoltes. C'est une femme qui renonce dans un grand fracas de révolte

Le portrait d'une femme qui renonce sans jamais se soumettre...



Extrait de
Celle du viaduc
(roman en cours d'écriture)
Michel Bellier

Mes papiers, il les a dans la main. Il les a à peine regardés. Tu viens du foyer ?

Du ?

Du centre, de votre machin là, c'est quoi au juste, une maison de redressement ?

J'ai jamais été bien tordue.

Tu dis ?

Rien. Je viens de l'orphelinat. Je préfère ce mot-là.

Ouais ben ici, t'y es plus à ton orphelinat. Il a prononcé les syllabes en les détachant comme si c'était un mot difficile ou étranger.

Tu veux y retourner ?

J'ai plus l'âge.

On t'a foutu dehors ?

J'ai plus l'âge. C'est jusqu'à un certain âge. Je suis majeure. Ces papiers, c'est les papiers pour entrer dans la vie active, c'est ce qu'on m'a dit.

Bon...ben bienvenue dans la vie active. C'est ton premier jour. Un premier jour, c'est comme un dépuclage en fin de compte. Faut pas rater ça. C'est important une première fois.

Allez savoir pourquoi, mes yeux s'attardent sur le coin de ses lèvres. Il a prononcé dépuclage comme s'il y était et s'est amassée aux commissures une salive comme une mousse. Compacte et dégueulasse.

Alors pour commencer, tu vas te mettre dans l'arrière-boutique. Tu tries. Tu mets les cartons marqués d'une croix de côté. Ceux qu'ont pas de croix de l'autre côté. C'est pas compliqué. C'est compliqué ?

Me demandez pas ce qu'il y avait dans ces cartons, des chaussures, des fringues, d'autres cartons peut-être, j'ai déjà oublié. Mais quand je dis déjà, c'est vrai que ça fait quand même un sacré paquet d'années. J'étais primevère, j'étais femme débutante. C'était la première fois.

En tout cas dès le départ, j'en avais rien à foutre, de ces cartons.

Mes papiers.

Quoi, tes papiers ?

Je peux les récupérer ?

Bien sûr. Quand tu partiras d'ici. Je me méfie avec ceux qui viennent des foyers.

Orphelinat, je préfère.

Ouais ben c'est pareil.

Il fait chaud dans cette arrière-boutique. A trier des cartons toute la journée. Dans de la poussière sale, juste un vasistas qui ouvre à moitié en forçant. Il fait chaud. Me voilà en débardeur.

Il fait chaud, je lui dis.

Ben comme ça, tu te mets à l'aise. On travaille mieux quand on est à l'aise, non ? Et puis moi je veux que les filles qui travaillent chez moi se sentent à l'aise, ok ? Déjà qu'y en a pas beaucoup.

Et puis te plains pas. Tu pourrais bosser en Espagne à récolter une fraise de merde par des chaleurs pas possibles. Et là je peux te dire que tes papiers, tu serais pas près de les revoir. Je suis quelqu'un d'honnête, moi. Faut être honnête avec moi.

Malaise. La salive malsaine. Le regard ? Un mélange de bovin et de smithéwesson. C'est diffus, je sais pas d'où ça vient.

Tu sors de chez les mômes de guingois. Les torgnoles, tu as appris à les recevoir et à les donner, tu as appris à voir venir la plupart des coups tordus. Tu te penses parée, blindée, bardée. Mais il y a dans l'air à ce moment-là, quelque chose d'indéfinissable qui te met mal à l'aise. Faut me comprendre à l'âge que j'ai au moment où ça se passe, faut comprendre les filles de mon âge. Y a plus de clôture, plus

d'orphelinat, plus de vie bien réglée avec les heures à mettre dans les bonnes cases, et les choses à faire dans les bonnes heures. Plus personne. Tu avances sans plus rien qui puisse amortir les coups. C'est l'époque des premières fois et ça ne sent pas la petite robe romantique ni le rendez-vous qui fait au cœur des emardées en bouquet de fleurs des champs. C'est le temps des premières portes closes sans éduc pour t'aider à les pousser, des premières soupes au crachat, sans les copains pour t'expliquer, des premières mains qui cherchent à prendre le chemin des yeux.

Et tu sens que quelque chose ne va pas. Et ce quelque chose te fait dire que le vrai nom de ce mec, c'est Gropor.

Je ne suis pas la seule employée. La seule fille mais pas la seule employée. Les autres sont Démek. Démek, ça va ensemble, ça rigole ensemble, ça fait la pause de midi ensemble, ça bosse ensemble, ça se paluche ensemble en pensée sur la même fille. Et la même fille sur laquelle tout le monde se paluche en pensée, c'est moi. C'est Démek. C'est un état d'esprit, un concept, une construction sociale, une communauté.

Démek, ça pense tellement à plusieurs à la même chose au même moment qu'un seul cerveau est suffisant. Et vu l'étendue de la pensée, le reptilien suffit et pas un autre. Quelqu'un a dit ça un jour à propos des militaires qui marchent au pas, c'est vrai pour beaucoup de Démeks. Là, il y a un Démek qui s'occupe de la gestion des stocks, d'après ce que j'ai compris c'est lui qui balance les cartons en vrac avant que j'arrive et qui fait des croix ou des pas croix. Y en a un autre qui s'occupe de la comptabilité, un autre qui gère les commandes. Quelles commandes ? Je m'en fous. Mon chèque est déjà pas bien épais, on ne me paie pas les heures supplémentaires à me poser des questions. Moi je vois que les cartons. Et le poids qu'ils font.

Bon...des Démeks, j'en ai fait le tour. Je ne vais pas m'attarder à les décrire. Il faudrait arriver à faire la différence entre un clou et un autre. Je l'ai dit déjà, même rire, même blagues foireuses, mêmes regards en coin. Ils sont quoi, trois quatre : une tribune de supporters à eux seuls.

J'ai trouvé de quoi me loger. Une chambre, une chambre à moi. En sortant de l'orphelinat, ça fait drôle. Là-bas, même quand on avait droit aux portes qui ferment, on était quand même à deux ou trois par chambre. Dans pas plus grand que du 12m². A peine plus qu'une cellule de prison. Au bout d'un moment, ça dégage de l'électricité statique, si vous voyez ce que je veux dire. Là, les 12m², je les arpente quand ça me chante. Je me cogne dans personne, je m'engueule avec personne.

La logeuse est une habituée des filles comme moi. Elle a quelque chose, comme un contrat avec l'orphelinat, d'après ce que j'ai compris. Elle m'a balancé les consignes d'un air habitué du bout de lèvres molles qui disent qu'on est, de toute façon, toutes pareilles, toutes tordues avec toutes les mêmes tocades et du vice de toutes les couleurs jusque-là prêt à déborder. Pas fumer, pas boire, pas de bruit, une tenue correcte, ne ramener personne, ni garçons ni filles. Elle a dit tout ça comme on récite. Et elle est retournée à ses occupations en me donnant la clé d'un geste vague. J'ai envie de ramener personne. C'est la première fois que j'ai un chez moi. Ces mètres carrés sont tout à moi. J'y veux personne d'autre. Et je ne ferai pas de bruit promis juré. Je veux du calme, m'éloigner de la maison bancale des gosses de traviole, en flottant sur le silence comme un radeau qui dérive vers le large sur une mer étale, et juste un petit roulis sous les reins pour me bercer et aller chercher le sommeil. Et aborder cette fameuse vie active comme un rivage de sable fin en pente douce.

Oui, je sais...

Mais on a tous des rêves en forme de bijoux fantaisies, non ?

Et les heures passent, elles se chargent de jours et de mois et d'habitudes.

Je transpire comme pas permis dans son arrière-boutique de merde. Des étagères, une pendule. Jour après jour. Des cartons à croix, des cartons sans croix. D'un côté, de l'autre. Même pas la curiosité de savoir ce qu'il y a dedans. Je m'en fous. Des cartons.

On vit dans le monde de l'emballage. J'ai compris ça assez jeune. On se fout de savoir ce qu'il y a dedans. Ce qui compte c'est ce qu'il y a autour. Tu peux foutre un étron dans un paquet cadeau, on

applaudira le paquet cadeau, on dira un étron d'accord mais c'est quand même superbien emballé. Nous, au moins à l'orphelinat...bon j'arrête, vous allez dire que je radote. Je transpire donc dans cette vacherie d'entrepôt. Mais au moins je suis seule. Le matin, les Démeks bonjourbonjour, et je me réfugie dans mon coin à cartons. Au début, c'étaient les inévitables blagalakons. Ça tournait autour des mouches autour de braguettes pas propres. J'en faisais cuir glissant. M'en foutais. Longtemps avant, j'en avais entendu des autrement plus salées. Mais juste pour les moucher d'un revers de main dans l'air, j'en renvoie deux trois dans les cordes. Juste pour leur apprendre que, toute débutante que je suis, je sais tenir sur le grand ring de l'allusion qui veut faire mal. Deux trois fois, ça a suffi. Après c'était juste un bonjourbonjour et le regard et les mains qui replongent dans le travail sans plus rien d'autre s'imaginer. Je traversais la boutique sous le silence coi des becs cloués.

J'entends bien leurs pensées. Des pensées Démek. Je commence à connaître le vocabulaire par coeur. Mal baisée, gouine, memepabésable, frustrée, un bon coup de, etc...

M'en fous. La pensée Démek, on l'a passerait aux rayons X, on aurait un trou noir en gros plan.

Malgré la chaleur insupportable, j'y suis bien dans mon arrière-boutique.

Comme dans ma chambre, j'y suis bien. Je conquiers petit à petit un espace de solitude qui ne demande qu'à grandir. J'ai été Princesse des Ruines, rappelez-vous. Un jour je serai reine d'un chez moi où mon soleil se couchera quand je le voudrai. Oui, je crois que ma vie sera faite de ça. C'est ce que je me dis en me mettant au boulot.

Je n'ai pas la nostalgie des grands salles sonores où on s'engueulait, où on riait. On rit toujours trop fort dans les salles qui résonnent. Pas la nostalgie des douches où on poireaute dans le froid du couloir, enroulée dans une serviette. Non, cette arrière-boutique c'est le prolongement de ma chambre. Il y en aura d'autres, bientôt. C'est ce que je me dis.

Si je me sens tranquille côté Démek, Gropor, petit à petit, s'affermi dans ses contours de Gropor.

Comme une image floue qui ferait le point toute seule. Je ne sais pas si c'est moi qui imagine ou bien s'il est de plus en plus gros, de plus en plus moche, de plus en plus suant, de plus en plus...

Les autres se tiennent maintenant à distance mais lui...c'est le patron. Un patron qui transpire une sueur de patron d'une bedaine de patron. Tout va bien, je travaille seule, personne dans mes parages. Je passe la journée seule, avec juste la pause d'un sandwich.

Mais avec Gropor, y'a un drôle de temps couvert quand j'arrive tous les matins.

Ca fait quoi ? Quinze jours que je travaille là. Quinze jours de conneries de Démek. Pour l'instant, tout ne va pas mal.

Et puis, une fin d'après-midi, Gropor, dans l'encadrement de ma porte. La première fois qui se pointe là, depuis qu'il m'a embauchée.

Tu peux rester plus tard ? J'ai un truc à voir avec toi.

C'est quoi ? C'est important ?

Si je te demande de rester, c'est pas pour causer météo. Je baisse le rideau et on discute.

On peut pas discuter maintenant ?

Les cartons vont se ranger tous seuls ? A tout à l'heure.

Ca ne me plait pas, ça. Ca me rappelle les dizaines de trocollants, de mainbaladeurs déjà croisés, déjà dans le vent. Ca recommence. Jusqu'à quand ?

Je finis la journée, les gestes lourds, à froncer les sourcils sur la pendule.

Fermeture.

Je sors comme d'habitude.

Les Démek sont déjà partis, ça m'évite d'avoir à les éviter. Mais quand même c'est pas normal. C'est pas le bordel à conneries de d'habitude. Le rideau de fer est baissé. Je suis seule avec Gropor. Et merde.

Vous vouliez me voir ?

Après ? Quelque chose d'ancestral, de plus vieux que le monde où on tente de vivre. Quelque chose de déjà accompli tant et tant de fois. Gestes et mots sont les mêmes que toutes ces milliards de fois.

Gestes et mots qui retrouvent les sillons tracés par les tous premiers hommes lors de la première convoitise, lors du premier refus.

Ca commence par cette bedaine tout près. Terriblement près. Elle n'a jamais été aussi près, cette bedaine. Et puis. Haleine, sueur, mains moites... Tout est fait pour gluer, pour puer, pour s'approprier, pour marquer à jamais. Il respire, aspire ma sueur, mon relent de journée. Et les mots... les habituels... Allumeuse... salope... depuis le début, tu me fais de l'effet... je m'arrête là, tout le monde connaît ces mots. Celles qui les entendent et ceux qui les prononcent. Mais tout le monde ne connaît pas les filles d'orphelinat. Les dortoirs, les couloirs, les réfectoires, les ateliers de travail manuel quand le prof a le dos tourné, les jours enfermés à regarder la pluie tomber, tout ça finalement ça n'a qu'un but, apprendre à se défendre quand cette putain de vie active ouvrira ses jambes.

Se défendre en l'occurrence, c'est bas les pattes Gropor, c'est cogner, poings et pieds, c'est chercher du regard quelque chose qui... quelque chose qui... Et c'est courir.

Après ?

Cacher mes mains, me cacher toute entière. Vivre sans visage des fois qu'une caméra de surveillance aurait fait du zèle. S'inventer une capuche. Pas de capuche, alors ne jamais regarder en l'air. Regarder le sol, toujours. C'est énervant de devoir fixer le sol quand on veut garder sa fierté.

Courir, aussi vite que quelque chose d'électrique qui se mettrait à pomper mon sang. Vouloir être une machine à fuir.

Il y avait cette paire de ciseau qui trainait. Il avait commencé à me gifler, je répondais. Il ne s'y attendait pas. Mais bon, sa bedaine en bulldozer... J'ai beau balancer des coups de pieds bien placés... Ce type, sa libido c'est de l'adrénaline pure. Mes mains en appui sur un bureau. Mes mains qui touchent quelque chose qui... Mes paumes, mes doigts, mes phalanges, les pores de mes doigts, toutes mes couches d'épiderme reconnaissent cette chose qui. Une paire de ciseau qui traîne comme dans un film des années cinquante quand l'héroïne va y passer...

Et ne pas hésiter. Balancer de tout son poids vers n'importe où, là où est Gropor. On me l'a dit à l'orphelinat quand tu cognes, fais le comme si tu n'avais droit qu'à une seule fois. Quand tu as un couteau, ne laisse pas faire le couteau, c'est toi au bout du couteau...

Après ? Frotter le sang, trouver de l'eau frotter jusque dans la tête. Pour oublier ? Pour rêver à un autre moment. Refaire le moment, refaire la vie du moment, que rien n'ait existé. Frotter, frotter les mains jusqu'à refaire le passé, que rien ne se soit passé.

Et puis quoi ?

Je sens la fille coupable grandir en moi. Calme... tranquille... on t'a pas sonné, toi. Je sens cette fille se faire belle et vouloir sortir. Il saignait, j'aurais pas dû... Ma faute, ma si grande faute. Il saignait, peut-être qu'il a perdu tout son sang, peut-être que, là-bas, les gens pataugent dans une flaque étalée sur le trottoir, peut-être que ça mettra longtemps à être nettoyé, que des bouquets de fleurs et des bougies décorent déjà le rideau de fer. Fermeture définitive pour cause d'aorte tranchée.

Peut-être y a-t-il des petits mots et des commentaires « c'était un bon vivant », « un mec bien, toujours honnête ».

Mon cul oui ! Dans ma cavalcade, la tête à peine retournée, le regard jeté sur l'épaule en ligne de fuite, je l'ai vu : le regard perdu, les mains qui cherchent la gorge qui cherche l'air qui manque et qui ne reviendra plus. Oui il saignait mais il saignait comme le porc qu'il est ou qu'il n'est peut-être plus. Alors cours, cours ma fille ! La fuite est un projet d'avenir pour les filles comme toi. Ta vie active c'est tes semelles en forme d'ailes. Vole au-dessus des pavés, des cris et des scandales. Cours ! appelle le vent dans tes talons.

Ca n'est pas toi, la fille de la honte. Ca n'est pas toi, la fautive

Déjà, toi-même, ça y est tu commences. C'est plus fort que toi, c'est plus fort qu'une armée de filles qui cavalent. Tu te frappes le front pour y faire entrer, des persuasions, des mots qui ne supportent aucune contradiction.

Coupable, Délinquante, fille des rues, racaille et tout ce qui suit quand on sait que les talons qui détalent sont ceux d'une fille ...

Ca va tenir tout ça dans ton crâne ? Rappelle-toi, ça tient déjà avec des bouts de ficelle et de fil de fer. C'est déjà bien tassé depuis l'enfance. Entre les taloches et les engueulades. Entre les punitions et les moqueries, les mauvaises blagues et les sifflets.

Alors non, secoue-toi. Je te dis, c'est plein. Plein à craquer là-dedans. Ces ciseaux ont percé un trou. Le bruit que tu entends, ça n'est pas que ta fuite. C'est l'air qui entre dans ta vie. A grandes bouffées par ce trou minuscule. Ca va faire tempête. Ca balaie tout, cet air pur. Il manque ailleurs. Il manque dans la gorge de Gropor et il vient tout balayer chez toi. C'est toi qui y a droit. C'est l'histoire des vases communicants. Il n'y a pas assez d'air pour tout le monde sur cette terre. En tout cas pas assez pour vous deux. Entre Gropor et toi, un choix doit être fait. S'il n'y avait qu'un masque à oxygène pour aspirer la grande affaire de la vie, tu ne le partagerais pas avec lui.

Avec qui d'ailleurs ?

Et la course, le vent de la course. C'est long quand on fuit. Quand on fuit, on a toujours l'impression d'être face au vent. Ou dans ce fameux rêve qui nous retient, qui nous empêche de courir. On court, on hurle. Mais on ne fait pas un pas et rien ne sort de notre gorge. Au réveil la sueur et la terreur. Et nos yeux glacés dans le noir. Pourquoi ? Mais là tu cours vraiment, à exploser tes poumons.

Et c'est là que tu as comme une sorte de révélation.

L'air que tu respires n'appartient qu'à toi. Tu ne le voles à personne. Si tu marches sur cette terre, c'est de tes pas que la terre résonne. Si tu décides de t'y allonger, c'est de ton ombre qu'elle s'assombrira, c'est à ta sueur qu'elle s'abreuvera. Tu ne fais de l'ombre à personne mais quand elle marche, cette ombre, elle rafraichit la poussière des rues, elle l'a fait voler jusque dans les recoins, jusque sous les portes cochères mal gardées.

Je crois qu'il est mort.